

Entretiens sur les notions de
GENÈSE
et de
STRUCTURE

ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES ÉTUDES — SORBONNE
SIXIÈME SECTION : SCIENCES ÉCONOMIQUES ET SOCIALES

CONGRÈS
ET
COLLOQUES
IX

PARIS

MOUTON & CO
MCMLXV

LA HAYE

CENTRE CULTUREL INTERNATIONAL DE CERISY-LA-SALLE
JUILLET-AOÛT 1959

Entretiens sur les notions de
GENÈSE
et de
STRUCTURE

sous la direction de
MAURICE DE GANDILLAC
LUCIEN GOLDMANN
JEAN PIAGET

PARIS

MOUTON & CO
MCMLXV

LA HAYE

LES ENTRETIENS SUR LES NOTIONS
DE « GENÈSE » ET DE « STRUCTURE »
ONT EU LIEU DU 25 JUILLET AU 3 AOÛT 1959
AU CENTRE CULTUREL INTERNATIONAL DE CERISY-LA-SALLE

SOUS LA DIRECTION DE
MM. M. DE GANDILLAC, L. GOLDMANN ET J. PIAGET

AVEC LA COLLABORATION DE
MM. N. ABRAHAM, E. BLOCH, G. CURY, J. DERRIDA,
J. DESANTI, A. JACOB, G. KAHN, L. KOLAKOWSKI,
J. LAPASSADE, S. MALLET, A. MOLES,
C. NOWINSKI, H. SEILER, ET J. P. VERNANT

ET LA PARTICIPATION DE
M. BEYLIN, Mme BOUVARD, R.P. BRETON,
Mme FERENCZY, MM. GABEL, PAPERT,
VORMUS

LUCIEN GOLDMANN

SAMEDI 25 JUILLET (APRÈS-MIDI)

INTRODUCTION GÉNÉRALE

En prenant ici le premier la parole pour introduire un important débat, j'ai pleine conscience de mon insuffisante qualification.

Une introduction générale devrait en effet fixer une sorte de cadre commun dans lequel s'insérerait par la suite tous les autres exposés. Or, historien et sociologue, il va de soi que je serai obligé de laisser de côté les problèmes de structure en mathématiques, logique, physique et biologie qui occuperont certainement une très grande place dans les débats de notre Décade.

C'est donc, et j'espère que vous m'en excuserez, non pas une introduction à l'ensemble des débats, mais seulement au secteur qui concerne les sciences humaines que je vous présenterai aujourd'hui, tout en formulant cependant l'espoir que les discussions parviendront à mettre en lumière des connexions plus ou moins étroites entre ces problèmes et ceux qui se posent aux spécialistes de ce que l'on appelle couramment les sciences exactes.

Pour commencer, je voudrais mettre cet exposé sous le signe d'une proposition que je viens de lire récemment dans un texte de Lukács, mais qui est, je crois, de Hegel : *Le problème de l'histoire, c'est l'histoire du problème et inversement*. Au fond cette affirmation contient à peu près tout ce que je me propose de dire aujourd'hui et qu'il s'agira simplement de développer et d'expliciter.

Cette phrase implique en effet l'assertion que, pour étudier de manière positive et compréhensive l'histoire d'un problème en essayant de dégager et de comprendre les transformations qu'il a subies, d'abord en tant que problème par suite des transformations des cadres mentaux dans les groupes sociaux où il était soulevé, transformations qui ont aussi permis d'entrevoir différentes réponses successives, on est obligé de mettre en relation ces phénomènes qui semblent relever uniquement de la vie intellectuelle avec l'ensemble de la vie historique et sociale; c'est pour-

quoi toute tentative pour étudier à un niveau sérieux l'histoire d'un problème conduit nécessairement le chercheur à poser, pour l'époque qui l'intéresse, le problème de l'histoire dans son ensemble.

Permettez-moi d'ailleurs, dans une brève parenthèse, de remarquer que même des historiens spiritualistes comme M. Alexandre Koyré et le regretté Père Lenoble ont été conduits, par le simple souci de créer un cadre positif pour l'histoire des sciences, à abandonner la méthode traditionnelle et schématique qui présentait cette histoire comme une série linéaire de découvertes, et à la remplacer par une perspective qui considère ces découvertes comme des événements compréhensibles seulement à l'intérieur de processus structuraux dans lesquels les tentatives avortées et les échecs sont pour le moins tout aussi importants.

Inversement cependant, tout essai de comprendre l'histoire globale non pas comme une somme d'événements plus ou moins marquants, mais comme l'histoire des transformations nécessaires des comportements significatifs des hommes qui l'ont faite, implique bien entendu l'étude de la vie intellectuelle et consciente de ces hommes et la recherche des corrélations entre les transformations qu'elle a subies et les transformations des autres secteurs de la vie sociale; de sorte que tout essai de poser pour une période donnée le problème de l'histoire de la société globale ne saurait atteindre un niveau positif que dans la mesure où il s'identifie à une étude positive et significative des problèmes qui se sont posés aux hommes de l'époque étudiée et des transformations qu'a subies la structure même de ces problèmes. En ce sens, on peut affirmer que pour toute époque particulière le problème de l'histoire et l'histoire du problème sont deux concepts identiques.

Ces quelques mots vous ont cependant, je l'espère, déjà indiqué que cette identité est valable seulement dans l'hypothèse structuraliste génétique dont un des principes fondamentaux est l'affirmation que tout comportement humain a un caractère de structure significative que le chercheur doit mettre en lumière. Dans cette perspective l'étude positive de tout comportement humain réside précisément dans l'effort pour rendre sa signification accessible par la mise en lumière des traits généraux d'une *structure partielle*, laquelle ne saurait être comprise que dans la mesure où elle est elle-même insérée dans l'étude génétique d'une *structure plus vaste* dont la genèse peut seule élucider la plupart des problèmes que le chercheur avait été amené à se poser au commencement de son travail. Il va de soi que l'étude de cette structure plus vaste exigerait à son tour son insertion dans une autre structure relative qui l'embrasserait et ainsi de suite.

C'est vous dire qu'en proposant pour ce colloque le thème « Structure et Genèse », nous avons voulu le centrer sur la discussion d'un des problèmes méthodologiques les plus actuels et les plus importants, problème qui rejoint d'ailleurs dans son aspect épistémologique une discussion

déjà très ancienne concernant les fonctions de la *compréhension* et de l'*explication* des sciences humaines.

Dans ses formes anciennes, au niveau d'un structuralisme statique s'opposant à l'atomisme empiriste et rationaliste qui a régi les sciences humaines, au moins universitaires, dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, et qui y règne dans une grande mesure encore aujourd'hui, cette discussion prenait la forme d'une alternative entre la description compréhensive et l'explication par la cause ou par la loi. (Il va de soi que cette dernière ne saurait être appelée *explication* que dans un sens extrêmement large.)

L'atomisme essayait en effet, et essaie encore d'introduire dans les sciences humaines les principes qui, au XIX^e siècle, régissaient les sciences de la nature. Selon qu'il est rationaliste ou empiriste, il cherche ou bien des explications causales et nécessaires ou bien des corrélations universelles dont la découverte peut expliquer tel ou tel phénomène particulier.

A quoi le structuralisme non génétique, — et vous savez tous les noms célèbres qu'on désigne par ce terme, et qui vont de Husserl aux psychologues de la *Gestalt*, et, en France, à Lévi-Strauss et aux derniers travaux de Roland Barthes, — oppose l'existence de structures qui seules peuvent rendre compte de l'importance et de la signification de tel ou tel élément partiel. Dans la mesure cependant où ces structures sont conçues comme permanentes et universelles, toute idée d'*explication* perd sa signification à leur niveau.

Tout ce qu'on peut faire c'est de les décrire, et ici, le structuralisme non génétique semble se diviser en penseurs qui se contentent de descriptions compréhensives, alors que d'autres, je pense à Lévi-Strauss et à Barthes en particulier, semblent vouloir faire une synthèse entre un structuralisme purement compréhensif et un atomisme explicatif dans la mesure où, sur le modèle de la linguistique, ils supposent non seulement l'existence de structures universelles, mais aussi celle de liaisons intelligibles entre différentes structures, liaisons dues à l'existence d'éléments communs que Lévi-Strauss appelle atomes de structure. C'est ainsi qu'il nous dit dans l'*Anthropologie structurale* que le groupe composé de l'homme, de la femme, de l'enfant et d'un membre masculin du groupe qui donne la femme au mari, constitue un *atome* de parenté qui se retrouve dans tous les systèmes de parenté que l'on peut rencontrer.

Il faut ajouter que chez Lévi-Strauss tout cela concerne seulement les structures universelles inconscientes et que bien entendu, il admet sans difficultés l'utilité et même la nécessité d'une étude génétique des modalités concrètes dans lesquelles se manifestent ces structures au niveau de la conscience. Inutile de dire que malgré l'importance qu'il accorde à cette étude, il s'agit, dans sa perspective, d'un phénomène en dernière instance secondaire.

Or, dans cette discussion, le structuralisme génétique introduit des perspectives entièrement nouvelles dans la mesure où il pense que

compréhension et *explication* ne sont pas seulement des processus intellectuellement connexes mais *un seul et même processus* rapporté seulement à deux niveaux différents du découpage de l'objet.

Les structures constitutives du comportement humain ne sont en réalité pas, pour cette perspective, des données universelles, mais des faits spécifiques nés d'une genèse passée et en train de subir des transformations qui ébauchent une évolution future. Or à chaque niveau du découpage de l'objet le dynamisme interne de la structure est le résultat non seulement de ses propres contradictions internes mais aussi du dynamisme, étroitement lié à ces contradictions internes, d'une structure plus vaste qui l'embrasse et qui tend elle-même à sa propre équilibration; ce à quoi il faut d'ailleurs ajouter que toute équilibration, à quelque niveau que ce soit, ne saurait être que provisoire, dans la mesure même où elle est constituée par un ensemble de comportements humains qui transforment le milieu ambiant et créent par cela même des conditions nouvelles grâce auxquelles l'ancien équilibre devient contradictoire et insuffisant.

Dans cette perspective, toute description d'une structure dynamique, ou (pour employer un terme que Piaget semble préférer aujourd'hui) toute description d'un processus de structuration (qui est d'ailleurs aussi par son côté complémentaire une description d'un processus de déstructuration de structures précédemment existantes) a un caractère *compréhensif* par rapport à l'objet étudié et un caractère *explicatif* par rapport aux structures plus limitées qui en sont les éléments constitutifs.

Pour prendre un exemple dans nos propres recherches : la mise en lumière de la structure interne des *Pensées* de Pascal est une *description compréhensive*, la mise en lumière de la structure interne du mouvement janséniste et de sa genèse constitue une *description compréhensive* par rapport à ce mouvement et une *analyse explicative* par rapport aux *Pensées* de Pascal et au théâtre de Racine. L'analyse génétique de la structure interne de la noblesse de robe au xvii^e siècle en France, de sa vie affective et intellectuelle, de son comportement politique, etc. constitue une *analyse compréhensive* par rapport à cette noblesse de robe et une *analyse explicative* par rapport au mouvement janséniste.

De même l'analyse génétique des rapports de classes dans la société française de la première moitié du xvii^e siècle a une valeur *explicative* pour comprendre les transformations intellectuelles et affectives dans la conscience de la noblesse de robe.

* * *

Du point de vue historique, le structuralisme génétique est apparu, me semble-t-il, pour la première fois comme idée fondamentale dans la philosophie avec Hegel et Marx bien que ni l'un ni l'autre n'aient employé

explicitement ce terme. Il n'en reste pas moins que les pensées hégélienne et marxiste sont pour la première fois dans l'histoire de la philosophie des positions rigoureusement monistes, structuralistes et génétiques. A un niveau immédiat ce phénomène peut être lié en partie au fait qu'avec Hegel et surtout avec Marx la philosophie moderne se détache progressivement des sciences mathématiques et physiques pour s'orienter en tout premier lieu vers la réflexion positive des faits historiques; il me paraît important de constater que loin d'être une découverte tardive en sciences historiques et sociales le structuralisme génétique est au contraire une des premières positions élaborées par les penseurs qui se sont orientés sérieusement vers un essai de compréhension positive de ces faits.

Il y a sans doute entre Hegel et Marx des différences considérables; il me semble cependant que leur structuralisme génétique commun est un des éléments les plus importants qui relient les deux philosophies. Bien entendu les analyses concrètes de Hegel ont très souvent un caractère beaucoup plus spéculatif que celles de Marx.

Ici cependant une objection pourrait surgir qu'il vaut mieux aborder tout de suite. Dans l'œuvre de Marx, *le Capital*, qui occupe une place considérable, pourrait sembler une analyse statique dans la mesure où il s'attache à mettre en lumière le fonctionnement interne d'une société capitaliste constituée uniquement de salariés et de patrons. Un livre récent et qui a eu beaucoup de succès, celui de Calvez, reprochait même à Marx, comme une inconséquence à l'intérieur de son propre système, le fait d'avoir introduit la violence pour expliquer l'accumulation primitive alors que tout, selon Calvez, devrait s'y expliquer par des processus purement économiques. En réalité, il n'en est, bien entendu, rien.

Le Capital n'est pas un travail d'économie politique, mais, comme le dit son titre même, une *Critique de l'économie politique*. Il s'attache à montrer que les phénomènes économiques comme tels constituent des réalités historiques limitées apparues à un certain moment de l'évolution et appelées à disparaître au cours de transformations ultérieures, phénomènes qui se caractérisent en tout premier lieu par l'apparition à l'intérieur de la vie sociale globale d'un secteur autonome qui agit de plus en plus intensément et efficacement sur les autres tout en subissant de moins en moins leur influence. En ce sens et tant que ce secteur existe, les faits économiques présentent un caractère relativement autonome et ont même une valeur *explicative* pour l'étude des phénomènes qui se déroulent dans les autres secteurs de la vie sociale; mais c'est précisément dans cette perspective que la genèse de la vie économique ne saurait avoir elle-même un caractère économique. Marx est ainsi tout à fait conséquent lorsqu'il montre que le système capitaliste dans lequel l'économie fonctionne comme une réalité relativement autonome n'a pu être engendré que par la violence et ne pourra être dépassé que par des processus non-économiques.

Ajoutons que dans la pensée marxienne ces processus devraient avoir eux-mêmes un caractère de violence puisqu'il s'agissait de la révolution prolétarienne. Il se peut que sur ce point la pensée marxienne ait besoin d'être révisée et qu'en ce qui concerne les sociétés industrielles avancées ce dépassement puisse se faire par une action syndicale et politique à caractère de transformation graduelle. Il n'en reste pas moins que dans ce cas aussi il s'agirait d'un processus à caractère non-économique.

Ainsi les sciences humaines ont débuté par l'élaboration brillante des deux positions structuralistes, génétiques de Hegel et de Marx. Très vite cependant le développement de la science universitaire a non seulement abandonné ce structuralisme génétique, mais même rompu tout contact avec lui. Le marxisme n'a jusqu'à une époque récente jamais pénétré dans les universités; quant à l'hégélianisme il a été très vite traité par l'Université, pour employer un terme de Marx, comme un chien mort et, dès la deuxième moitié du XIX^e siècle, le retour à Kant, le néo-kantisme (qui était d'ailleurs en réalité beaucoup plus un retour à Fichte) n'a plus vu dans l'hégélianisme qu'un galimatias; vous savez tous que les temps ne sont pas encore si loin où l'on pouvait passer l'agrégation de philosophie sans avoir lu une ligne de Hegel, et en ignorant tout de sa pensée.

Sur ce plan l'entrée du structuralisme génétique dans les Universités d'Europe occidentale est un phénomène extrêmement récent

* * *

Une seconde étape importante dans l'histoire du structuralisme génétique a été constituée par l'apparition de la psychanalyse.

Bien que comme Marx et Hegel, Freud n'ait jamais employé le terme même, il nous paraît cependant évident que sa pensée est la première élaboration rigoureuse d'un structuralisme génétique en psychologie individuelle. L'idée centrale de Freud était précisément, comme tout le monde le sait, que des phénomènes en apparence aberrants et dépourvus de signification, lapsus, rêves, maladies mentales, etc. deviennent parfaitement significatifs si on les insère dans une structure globale embrassant à la fois le conscient et l'inconscient de l'individu dont on suit la genèse depuis la naissance.

Il se créait ainsi en psychologie une situation analogue à celle qui s'était produite en histoire; à côté d'une science officielle qui ne saisissait que certains aspects abstraits des phénomènes à cause de sa perspective atomiste, s'était développée, en dehors du monde universitaire, une méthodologie structuraliste et génétique, ouvrant une voie vers la compréhension concrète des phénomènes humains en tant que structures significatives et dynamiques.

Bien entendu cela ne signifie nullement que les positions de Freud

et de Marx soient identiques; tous ceux qui connaissent les discussions récentes entre marxistes et psychanalystes savent d'ailleurs à quel point le problème est complexe. Nous nous permettrons sur ce point seulement quelques remarques.

Il nous semble, tout d'abord, qu'influencé malgré tout par la science universitaire de son temps Freud n'est pas allé jusqu'au bout de la révolution méthodologique qu'il était en train d'accomplir, car s'il a introduit d'une part à un niveau très avancé l'idée de structures significatives dynamiques, élaborant ainsi une méthodologie à la fois *comprehensive* et *explicative*, il a curieusement gardé de la conception officielle de l'explication causale qui régnait en son temps l'idée que l'explication d'un état présent ne saurait se trouver que dans le passé, renonçant à introduire dans sa vision une dimension essentielle pour tout structuralisme génétique généralisé : celle de *l'avenir*. Il nous semble en effet, sans nullement être psychologue, que tout fait humain y compris les maladies psychiques ne saurait être compris que comme un état concret de tension entre les forces d'équilibration dynamique orientées vers l'avenir et leur blocage par des forces agissant en sens contraire qui tendent à empêcher ce développement. Or à la différence de Hegel et de Marx, la lecture de Freud donne l'impression que l'accent est mis surtout sur les forces de blocage et très peu sur les facteurs d'équilibration.

Sans doute par le fait même qu'il étudiait des lapsus, des rêves, et surtout des cas pathologiques, Freud s'intéressait-il précisément aux cas où les forces de blocage avaient réussi à empêcher toute équilibration rationnelle, et dans le cas du malade, avait entièrement bloqué l'avenir. Il n'empêche que dans la mesure même où la psychanalyse voulait nous donner une vision globale de l'homme, l'absence de la dimension de l'avenir apparaît comme une inconséquence dans cet important événement scientifique et culturel qu'a été la révolution freudienne.

Si je ne me trompe, d'autres psychiatres, et notamment Desoille avec la méthode du rêve éveillé, ont plus tard essayé de centrer leur thérapeutique non pas sur l'affaiblissement et la suppression des forces de blocage mais sur l'accentuation et le renforcement des forces d'équilibration. Il ne m'appartient bien entendu pas de juger de l'efficacité de cette méthode qui ne semble pas avoir eu beaucoup d'écho, d'ailleurs; pour le problème que nous traitons ici, cette efficacité n'a pas une très grande importance. L'essentiel réside en ce que cette méthode mettait l'accent sur l'existence de forces certainement réelles et que Freud me semble avoir laissées dans l'ombre.

Ma deuxième remarque sur l'œuvre freudienne concerne le caractère extrêmement problématique de toutes les analyses d'inspiration psychanalytique portant sur des phénomènes sociaux, historiques et culturels.

Sans même parler du fait que, sur ce plan, l'absence de la dimension d'avenir et la concentration sur la pathologie individuelle deviennent

des sources d'erreurs beaucoup plus lourdes que dans les analyses psychologiques, l'objection la plus importante réside dans le fait qu'il nous paraît impossible de transposer sans les modifier de l'échelon individuel à l'échelon collectif, non pas la méthode du structuralisme génétique mais les analyses *concrètes* de la psychanalyse. Sans doute n'y a-t-il pas de société en dehors des individus qui la constituent, ni d'individus étrangers à toute vie sociale, mais l'hypothèse fondamentale du structuralisme génétique implique l'idée que tout phénomène appartient à un nombre plus ou moins grand de structures de niveaux différents, ou pour employer un terme que je préfère, de *totalités relatives*, et qu'il a, à l'intérieur de chacune de ces totalités, une signification particulière. Ainsi pour n'en donner que deux exemples, toute création culturelle est à la fois un phénomène individuel et social et s'insère dans les deux structures constituées par la personnalité du créateur et le groupe social dans lequel ont été élaborées les catégories mentales qui la structurent. On peut par exemple mettre en liaison le théâtre de Kleist tout aussi bien avec sa situation familiale, ses relations avec son père et sa sœur, qu'avec le conflit entre les idéologies de liberté et d'autorité qui agitaient l'Allemagne de son temps. En laissant de côté toute considération sur la validité concrète de telle ou telle de ces analyses, il me paraît évident *du point de vue méthodologique* que la première ne saurait mettre en lumière que la signification biographique et individuelle de cette œuvre par rapport à l'individu Kleist, signification sans doute très importante pour le psychologue qui veut connaître cet individu, mais qui ne diffère pas essentiellement de celle que peuvent avoir dans cette même perspective de nombreux autres faits de la vie de Kleist qui n'ont aucune valeur esthétique. La seconde interprétation s'oriente par contre méthodologiquement en premier lieu vers la valeur universelle, c'est-à-dire esthétique, historique et sociale de l'œuvre.

De même, pour prendre une autre analyse, il se peut très bien que l'amour de l'argent soit sur le plan de la psychologie individuelle étroitement lié à la coprophagie; il n'en reste pas moins évident que l'esprit mercantile, et plus tard l'esprit capitaliste, ont de tout autres origines et qu'on ne contribue en rien ni à leur compréhension structurale actuelle ni à celle de leur genèse en insistant sur un certain nombre de cas individuels où l'amour de l'argent est lié à la coprophagie.

* * *

Si Hegel, Marx et Freud représentent ainsi dans l'histoire des sciences humaines les grands jalons d'un structuralisme génétique à la fois compréhensif et explicatif, il n'en reste cependant pas moins vrai qu'à l'époque où leur œuvre a été élaborée le côté structuraliste et compréhensif de leur méthode a été fort peu aperçu tant par eux-mêmes que surtout par la

science officielle. La perspective de l'explication causale non compréhensive dominait à tel point la pensée scientifique qu'on a vu dans le marxisme surtout une explication par les facteurs économiques et dans la psychanalyse une explication par la libido.

Un des côtés les plus importants de l'apport de ces penseurs à la pensée scientifique restait ainsi entièrement dans l'ombre et n'a été mis en lumière curieusement que plus tard et indépendamment d'eux par un penseur auquel ses découvertes ont assuré une renommée considérable bien que ses analyses soient élaborées à un tel niveau de dilettantisme et de « culture générale » qu'elles me paraissent entièrement inutilisables du point de vue de la recherche positive : Dilthey, qu'on regarde trop souvent comme celui qui a introduit l'idée de compréhension en sciences humaines et historiques; ce malentendu résulte probablement du fait qu'il a longuement insisté sur le concept *méthodologique* de compréhension, alors que Hegel, Marx et Freud qui l'avaient depuis longtemps magistralement utilisé n'en avaient presque jamais parlé.

La prise de conscience méthodologique de la liaison entre les concepts de compréhension et ceux de structure me paraît être due dans une grande mesure au développement de la phénoménologie et, étroitement liées à elle, à celui des positions structuralistes non-génétiques en psychologie et en sciences sociales, en tout premier lieu, bien entendu, à celui de la psychologie de la *Gestalt*.

Enfin c'est dans cette situation et ce contexte qu'il faut mentionner les deux penseurs contemporains qui ont, l'un dans les sciences humaines, l'autre en psychologie, introduit avec une clarté méthodologique parfaite le concept de structure génétique tout en l'employant de manière positive dans des recherches concrètes dont l'importance ne saurait être surestimée, je veux parler de Georg Lukács et de Jean Piaget. Vous savez que nous avons la chance d'avoir parmi nous aujourd'hui ce dernier.

Il ne saurait être question d'analyser ici les œuvres concrètes de ces deux penseurs, chacune pouvant faire l'objet d'un congrès tout entier. Piaget nous parlera d'ailleurs lui-même de ses travaux. Je voudrais seulement remarquer que la rencontre entre ses positions méthodologiques et celles de Marx me paraît constituer un argument de poids contre le reproche si souvent adressé au marxisme d'être fondé sur des principes *a priori*. Piaget, qui n'a nullement été influencé par Marx, a retrouvé empiriquement dans la recherche de laboratoire presque toutes les positions fondamentales que Marx avait formulées cent ans plus tôt dans le domaine des sciences sociales; rencontre d'autant plus remarquable que dans ce cas précis la spécificité des études psychologiques, sociologiques et épistémologiques reste entièrement sauvegardée et qu'il ne s'agit nullement de l'empiètement d'un domaine sur l'autre comme c'était le cas dans les travaux esthétiques, historiques ou sociologiques inspirés par la psychanalyse.

* * *

Permettez-moi enfin pour terminer cette introduction de soumettre à votre réflexion deux problèmes qui me préoccupent et dont je n'entrevois pas encore de solution valable. L'un concerne la biologie et a déjà été remarquablement formulé par mon ami Georges Goriely. Si le structuralisme génétique s'avère en effet être une méthode hautement opératoire en sciences économiques et sociales, nous assistons, il me semble, en biologie, à une sorte de mélange entre des positions structuralistes d'origine historique ou anthropologique et des méthodes s'inspirant des sciences physico-chimiques. Or ce mélange, cette oscillation même, me semble constituer la preuve que nous nous trouvons ici devant un domaine *sui generis* dont la science n'a pas réussi à formuler ce que l'on pourrait appeler, pour nous inspirer d'un terme phénoménologique, l'ontologie régionale. D'ailleurs une des tâches les plus importantes de la pensée structuraliste génétique me paraît devoir être précisément l'essai d'établir le caractère spécifique des structures dans les différents secteurs de la réalité en général et de la réalité humaine en particulier. Au premier abord par exemple les structures linguistiques semblent différentes des structures philosophiques et littéraires. Des chercheurs comme Lévi-Strauss et Barthes essaient cependant de montrer que les mythes et la mode seraient régis par des structures analogues aux structures linguistiques. Même si on reste sceptique devant ces tentatives il faut néanmoins reconnaître l'existence de structures différentes et la nécessité de délimiter aussi soigneusement que possible leurs domaines respectifs.

Enfin, pour conclure, permettez-moi de signaler l'importance du problème de la finalité et de l'orientation vers l'avenir, problème devant lequel, sous l'influence de la pensée scientifique non structuraliste, même les penseurs structuralistes les plus importants ont en leur temps reculé.

Nous l'avons déjà indiqué pour Freud, mais cela vaut aussi pour Jean Piaget et il serait difficile de dire que les positions de Marx et de Lukács seraient entièrement dépourvues d'équivoque.

Personnellement, je pense qu'un structuralisme génétique suppose une synthèse entre les *jugements de fait* et les *jugements de valeur*, entre la *compréhension* et l'*explication*, entre le *déterminisme* et le *finalisme*. C'est cependant là une position que j'ai longuement développée dans mes ouvrages, mais que je sais assez controversée et sur laquelle j'espère que nous aurons l'occasion de revenir au cours de ce colloque.

EXTRAITS DE LA DISCUSSION

M. DE GANDILLAC. — Je ne suis pas sûr d'avoir exactement compris le sens de la critique que vous adressez au structuralisme qui essaye de joindre à la simple compréhension la découverte de liaisons intelligibles entre structures.

M. GOLDMANN. — Si je prends, par exemple, les structures qu'essaye de dégager Lévi-Strauss, elles me paraissent dans certains cas, parfaitement significatives, mais dans d'autres cas je vois mal l'importance, pour le groupe humain ou pour l'individu, de certaines dualités qui jouent chez lui un rôle structurel fondamental. Je vois fort bien, en revanche, pourquoi la monarchie française a besoin de plus d'argent aux débuts de la guerre de Trente ans; pourquoi, ayant besoin de plus d'argent, elle est obligée de créer un appareil qui permet d'augmenter les impôts; étant donné leur situation, je vois pourquoi les officiers, propriétaires de leurs charges, ne veulent pas se prêter à cette politique. En analysant Racine, j'ai montré moi-même comment les trois possibilités de la tragédie, de la relation entre Dieu et le monde, s'expriment à trois instants dans l'œuvre racinienne. Si j'en étais resté là, le problème serait pourtant resté posé de savoir pourquoi la tragédie, à cette époque, pour Racine ou pour un groupe social, était une forme mentale qui exprimait quelque chose, et pourquoi Racine est arrivé finalement à *Phèdre* après être passé par *Bérénice*.

M. DE GANDILLAC. — Il me semble qu'on peut distinguer, d'une part, des structures en quelque sorte intemporelles, qui pourraient se retrouver dans un grand nombre de circonstances (par exemple la structure dualiste fondamentale que Lévi-Strauss, notamment, croit discerner en toute civilisation, en toute mythologie) et, d'autre part, l'insertion historique d'une telle structure dans telle ou telle situation déterminée. Plutôt que d'opposer significatif et non significatif, n'y aurait-il pas lieu de distinguer simplement la description de l'*eidos* à l'état pur, et d'autre part, la description de sa genèse historique à un certain moment déterminé, en liaison avec d'autres structures — en tant qu'il s'agit de structures partielles à l'intérieur de structures plus vastes ?

M. GOLDMANN. — Je vous accorde que significatif et génétique sont synonymes; on ne peut pas rendre compte d'une structure significative si l'on n'étudie pas d'abord sa genèse. Mais, inversement, je pense qu'on peut étudier une genèse sans que le résultat aboutisse à une structure significative; c'est le cas si cette étude génétique se contente d'établir quatre ou cinq possibilités de structure, et de montrer comment ces possibilités se sont succédé à tel ou tel moment, sans essayer de nous rendre compréhensif le devenir lui-même. Le problème est de savoir si je puis étudier génétiquement les transformations de la structure, sans structuraliser le devenir lui-même, c'est-à-dire sans essayer de comprendre les raisons du changement.

M. DE GANDILLAC. — Ma seconde remarque concerne le problème de la finalité qui est tout à fait fondamental, et sur lequel j'aurais aimé vous entendre davantage insister. En particulier, parmi les prédécesseurs de Hegel, vous auriez pu retenir le cas de Kant, sur lequel vous êtes particulièrement renseigné. Nous le retrouverons sans doute à propos de la biologie, car le problème de l'être vivant ne peut guère être posé que dans des cadres qui nous remènent à la *Critique du jugement*. Il aurait été intéressant de dire pourquoi ni la notion de genèse, ni la notion de forme, qui sont l'une et l'autre familières à la pensée grecque, n'ont pu néanmoins, dans les cadres de cette pensée, aboutir à une véritable génétique structuraliste. Aristote admet une genèse des substances, mais toujours en liaison avec une destruction corrélative et à partir d'éléments qui restent fondamentalement identiques; ces éléments, d'ailleurs, ne semblent pas proprement significatifs; car, au fond, le monde d'Aristote est un monde de pure description; les choses sont comme elles sont. Il y a des hommes et il y a des bovidés; les hommes engendrent des hommes, les bovidés des bovidés, et on ne peut pas dire pourquoi. Le principe pseudo-explicatif de caractère divin est rejeté dans un monde où il n'intervient pas réellement. Même chez Platon, qui fait place à un essai d'explication, par une sorte de Providence ou de dessein démiurgique, la genèse du cosmos n'est possible que par référence à un monde d'Idées qui semblent des données *a priori* s'imposant absolument, même au démiurge. D'autre part, il serait intéressant de montrer et d'expliquer l'échec — au moins partiel — d'Aristote et de Platon lorsqu'ils ont tenté une explication génétique des formes sociales et politiques.

M. PIAGET. — C'est aussi sur le problème de la finalité que je voudrais répondre à Goldmann. En réalité j'ai été surpris de le voir poser cette question. La finalité, si on la prend à la fois sous l'angle de la genèse et de la structure, a un statut très particulier : elle comporte d'une part un jugement subjectif, relatif à la conscience qui s'assigne des buts, et d'autre part, un aspect objectif, structural, qui pose le problème des directions. Une évolution peut être dirigée sans être le moins du monde finalisée. Exemple : l'évolution de l'entropie en physique. L'accroissement progressif de l'entropie est le modèle d'une évolution dirigée, dans laquelle on ne trouve pas trace de finalité. Il est vrai que Duhem, dans sa *Structure des théories physiques*, cherche à ressusciter le finalisme d'Aristote à propos du deuxième principe de la thermodynamique, mais c'est là une entreprise purement verbale. Même dans le domaine psychologique, et probablement sociologique, où le problème se pose tout autrement qu'en physique puisque, là, nous pouvons considérer la conscience qui s'assigne des buts, je me demande si la finalité n'est pas toujours réductible à une direction elle-même imposée par l'équilibration croissante d'une structure. Pour ma part, la manière de concilier structure et genèse, c'est de faire de la structure la forme d'équilibre vers laquelle tend la genèse; mais cela ne signifie pas qu'on fasse intervenir une finalité. Subjectivement ce processus peut se traduire par des jugements de finalité, mais dans l'explication elle-même, je ne vois pas qu'on ait avantage à ressusciter cette vieille idée qui n'explique jamais rien et se contente de traduire la direction. Aristote a introduit une grande confusion en parlant de *cause finale*. Le substantif et l'adjectif appartiennent à deux domaines absolument distincts. Dans le domaine de la conscience,

la finalité joue son rôle, non sur le plan causal, où n'intervient qu'une marche vers l'équilibre.

M. GOLDMANN. — Le problème est de déterminer quel est le changement qui s'introduit dans l'évolution. Je n'ai jamais pensé à une finalité extérieure; mais si vous réduisez toute finalité à la conscience d'une équilibration, je ne suis pas tout à fait sûr que la sociologie puisse se contenter d'une telle formule. On ne peut appliquer au monde humain le principe physique d'une marche vers la distribution parfaitement équilibrée de la chaleur. La marche que nous présente l'histoire humaine n'a de sens que par rapport à des valeurs humaines.

M. PIAGET. — Équilibration ne signifie pas nécessairement marche vers l'homogène, mais coordination entre tendances différenciées, qui donnera elle-même un système de transformation, lequel peut être parfaitement mobile, parfaitement différencié et, en même temps, stable, comme dans le domaine de l'intelligence, où tous les systèmes de transformation, analogues à des structures de groupe, sont des systèmes exactement anti-entropiques. Ils comportent une réversibilité croissante, au lieu d'une irréversibilité, mais la structure une fois formée reste stable pendant toute l'existence; elle permet toutes les transformations et toutes les manipulations voulues. Prenons la notion du nombre entier : une fois que l'enfant l'a construite, il la conserve et peut la manipuler. Le système des nombres entiers est donc différencié, mobile, et cependant stable.

M. GOLDMANN. — Pensez-vous qu'en histoire on puisse atteindre à un état à la fois définitivement stable et sur lequel cependant on puisse encore construire du nouveau ?

M. PIAGET. — Je ne pense pas du tout que les formes sociales soient analogues aux formes de l'intelligence; mais il existe, dans le domaine social, des systèmes de conservation de valeurs à la fois mobiles et stables : les systèmes normatifs. Chaque fois que s'édifie un système moral, juridique, logique en tant qu'instrument de communication collective, vous avez affaire à un système relativement équilibré et cependant mobile, non orienté vers l'homogénéité.

M. GOLDMANN. — Nous avons tous vu disparaître, périodiquement, les systèmes moraux; de même pour les systèmes logiques, à l'exception de celui que nous admettons présentement. Dans un monde socialiste, pensez-vous qu'une telle équilibration générale de base pourrait être admise comme définitivement acquise, tout en faisant place à des progrès ou à des améliorations ?

M. DE GANDILLAC. — La discussion semble s'orienter vers le problème de la stabilité de la structure; mais par rapport au problème de la finalité, ne faudrait-il pas considérer les questions que pose l'acquisition de la structure ? M. Piaget nous a parlé du système des nombres entiers, qui s'est constitué difficilement au cours des âges (âges mentaux des enfants et âges de l'humanité) à partir de conceptions magiques et qualitatives. Mais il s'agirait de savoir s'il existe ou non, dans la nature, une sorte d'aspiration à la structure achevée, close, ou si, au contraire, cette structure est acquise au cours de luttes ouvertes. Car s'il y a lutte entre des tendances, des besoins, des passions,

des croyances, si cet ensemble de luttes n'aboutit à l'équilibre que par un heureux hasard, — dans une perspective démocratéenne perfectionnée en un sens darwinien, — ne s'agit-il pas alors d'équilibres provisoires, d'une fixité toute transitoire, d'autres luttes pouvant recommencer qui aboutiront à d'autres formes de structures? Le problème n'est pas celui d'une finalité anthropomorphique et providentialiste, mais celui du passage à la structure, par une forme quelconque d'orientation, ce qui ne veut pas dire plan établi d'avance, mais réalité effective de divers mouvements qui arrivent à s'équilibrer par un jeu d'actions et d'interactions. Cette équilibration correspond au vrai sens de la forme. Le *ou eneka* d'Aristote, que M. Piaget a si vivement critiqué, ne se sépare pas en réalité de l'*eidōs*. La cause finale, c'est la cause formelle. Mais on peut se demander si cette forme, au lieu de préexister d'une certaine façon au mouvement, ne serait pas plutôt le résultat de ce mouvement même. C'est alors que se pose le problème de leur stabilité.

M. ERNST BLOCH¹. — J'ai été très heureusement surpris de découvrir, dans l'exposé si riche et central de M. Goldmann, la notion de finalité. Il l'a mise au centre, immédiatement, avec celles de genèse et de structure. Je crois que, pour comprendre ces deux catégories — celle de devenir, de genèse, et celle de structure qui correspond à la *Gestalt* et à l'« entelechia » aristotélicienne — il faut réfléchir, plus qu'on ne le fait communément, sur la notion de finalité. On l'utilise, mais on ne songe pas assez à ce qu'elle signifie.

Il n'existe aucun devenir, aucun surgissement, rien de nouveau, rien qui se fasse, s'il n'existe simultanément une orientation de ce devenir (un « Wohin »). Si nous considérons la forme la plus favorable du devenir — le progrès — il est clair qu'on ne peut concevoir aucun progrès sans « vers quoi » et sans « pour quoi » (« Wohin » et « Wozu »). Aussi l'on peut parler également de progrès en un sens négatif et dire, par exemple, que la tuberculose a fait des progrès chez tel malade. Dans ce cas, nous ne pensons pas réellement à un progrès, et pourtant il y a bien un « vers quoi » et un « pour quoi ». Sans ces deux termes, aucun progrès ne peut exister ni être conçu.

Ce qui fait la valeur de l'entéléchie, de la structure, ce n'est pas ce qu'elle comporte de statique, mais le fait qu'une forme est advenue, que quelque chose s'est réalisé, qu'il y a eu passage au mieux.

Et cette réflexion nous conduit à envisager la fonction anticipatrice, non seulement en nous, subjectivement, mais dans le monde, de façon objective. Le passé était déjà anticipation du présent, comme le présent l'est de l'avenir, et c'est ce qui donne pour nous valeur au souvenir. Là où il n'y a pas anticipation, le passé est révolu, condamné, disparu, anéanti. Tout ce qui nous meut dans l'ordre de la civilisation est anticipateur : *de nobis fabula narratur*.

Je crois par conséquent que la finalité doit être considérée comme une catégorie tout à fait centrale, de façon que nous puissions comprendre tout à la fois l'histoire et la structure en un sens nouveau, non-statique, de façon

1. Au cours des discussions de Cerisy, M. E. Bloch s'est toujours exprimé en allemand. Chaque fois que nous l'avons pu (et c'est le cas pour cette première intervention), nous avons traduit intégralement ses paroles enregistrées sur bande magnétique. En séance, on s'était contenté d'une traduction improvisée et abrégée.

aussi que nous dépassions les apories du dynamique et du statique, du temps et de l'espace, du temps et du mouvement, de l'espace et du devenir, pour trouver dans les deux termes opposés un centre nerveux, un foyer qui les rende vivants.

Philosopher, c'est exercer l'activité la plus productive qui soit. Le monde entier nous observe pour savoir comment nous philosophons. On ne saurait situer trop haut la philosophie. Son rôle est de conseiller sur le « Wohin » du monde, d'indiquer où va le monde, ce qui va sortir de ce qui est latent. Car le monde n'existe pas encore, il n'est pas encore là. Non en ce sens que nous ne serions pas encore en mesure de le comprendre parce qu'il est trop profond ou trop superficiel, trop sage ou trop fou, mais c'est en soi et pour soi qu'il n'existe pas encore. Tel est le sens de la nécessaire ouverture, du processus ouvert, du système ouvert.

Un système, c'est-à-dire une corrélation universelle et une « apérité » (un caractère ouvert) de l'objet, le rôle décisif de l'homme étant ici de lui donner un nom. Une fois la route tracée, le voyage s'accomplit jusqu'au bout. Telle est la fonction supérieure à laquelle nous appelle la notion de finalité. Non pas au sens où « fin » signifie « terminaison », car le terme final n'existe pas. S'il existait, nous serions au Ciel ou en Enfer. Rien n'est encore décidé, pas même le sens de la totalité, la seule réalité qui importe, car ai-je rien si je n'ai pas tout ? Or ce qui peut fort bien advenir, c'est le néant, si nous n'y prenons garde. C'est à nous de faire passer au réel tout ce qui apparaît dans le processus comme structure et comme forme, comme beauté, comme promesse, comme richesse. Mais, pour que nous remplissions notre fonction, il faut que nous nous situions au centre même de la catégorie de finalité ouverte.

M. PIAGET. — Quand on parle de la finalité, on est toujours obligé de commencer par dire d'abord qu'on va essayer de la définir. Quand on parle d'une notion claire comme le nombre entier, on n'a pas besoin de prendre de telles précautions. D'autre part, quand on analyse cette notion, qui est en effet très riche et très profonde, — sans utiliser moi-même l'idée de finalité, je crois être complètement d'accord avec ce qu'a dit M. Bloch, — on est obligé de la décomposer en un certain nombre d'éléments, en particulier la direction et l'anticipation, dont a parlé Bloch et qui est fondamentale. Mais lorsque la finalité est ainsi décomposée en éléments précis, je prétends que ces éléments sont utilisables sans recourir à la notion globale de la finalité; on peut ramener tous ces éléments à des processus objectifs, telle que l'équilibre, par exemple, excepté, bien entendu, l'idée de valeur, qui reste subjective et irréductible, mais qui n'implique pas la finalité. En d'autres termes, bien que je sois toujours d'accord avec les défenseurs de la finalité quand ils en parlent avec précision en allant jusqu'aux détails de la notion, je ne vois aucune espèce de raison d'accepter cette notion sous sa forme globale qui, tant qu'on ne l'a pas dissociée, reste vague, dangereuse et mène à toutes sortes d'équivoques.

M. DE GANDILLAC. — Mais je crois que le désaccord reste assez fondamental, par-delà les mots, entre une conception qui insiste sur le pouvoir de l'homme — je ne dis pas de la conscience — dans l'histoire, et une conception qui met l'accent sur la subjectivité des valeurs.

M. CURY. — Goldmann a critiqué, avec raison, la fameuse opposition entre *explication* et *compréhension*. Mais je ne suis pas sûr que, telle qu'il l'a présentée, sa critique suffise à éliminer cette fausse opposition. Goldmann nous a dit, en effet, qu'une structure compréhensive, dès lors qu'elle est prise dans une perspective génétique, devient en même temps explicative. Il ne me semble pas que toutes les explications soient de ce type, et en particulier, l'explication à laquelle on se réfère précisément lorsqu'on oppose explication et compréhension. Il faudrait voir, dans les diverses disciplines, pourquoi cette opposition est fausse et pourquoi, bien que fausse, elle persiste toujours.

SAMEDI 25 JUILLET (SOIR)

GENÈSE ET STRUCTURE D'UNE BUREAUCRATIE

M. DE GANDILLAC. — *M. G. Lapassade, qui a été mêlé très activement à la vie intérieure de la Résidence Universitaire d'Antony, et qui a pu l'observer en psychologue et en sociologue, veut bien nous exposer ce soir quelques-unes de ses réflexions sur la genèse et la structure d'une bureaucratie. Je crois que cet exemple concret éclairera utilement certains aspects de notre discussion théorique.*

On peut dire du comportement de groupes ce que dit M. Piaget du comportement individuel : structure et fonctionnement y sont à ce point liés qu'on ne doit considérer leur distinction que comme un artifice, nécessaire mais passager, de l'analyse. L'essence de ces comportements est telle qu'on ne peut, en fait, comprendre les structures sans le dynamisme qui leur donne vie; inversement, ce dynamisme est toujours structuré.

Ces distinctions ne signifient pas cependant que les comportements ainsi décrits soient de ce fait entièrement *expliqués* ; car il reste alors à rendre compte de leur information. D'où l'introduction, dans les sciences de l'homme, de la perspective historique, c'est-à-dire l'adoption d'une perspective génétique, qui serait susceptible enfin d'expliquer les phénomènes observés.

Le mise en forme de ce débat relatif à la méthodologie des sciences humaines est assez connue pour qu'il suffise aujourd'hui d'en donner l'énoncé élémentaire, à titre de rappel historique. Il est plus intéressant, en revanche, de montrer qu'on rencontre ce problème chaque fois qu'on tente de rendre compte d'un fait social. C'est dans cette perspective que nous nous proposons d'évoquer, à partir d'un exposé de forme monographique, quelques-unes des questions de méthode rencontrées au cours d'une étude psycho-sociologique de la bureaucratisation.

Pour nous limiter aux trois perspectives complémentaires déjà énoncées — structure, fonctionnement et genèse, — nous utiliserons surtout les trois termes connexes sur le terrain de notre étude : le terme *bureaucratie* exprimerait plutôt la perspective *structurale*, tandis que *bureaucratisme* évoque les processus de *fonctionnement* et que *bureaucratisation* désigne enfin les processus de *formation*¹.

Mais l'approche de notre problème — et déjà son énoncé — est compliquée du fait que le sens donné au vocabulaire qui le concerne implique des choix d'ordre doctrinal. C'est ainsi que dans une perspective marxiste — celle qui paraît en fait le plus souvent retenue, — la bureaucratie est une forme de pouvoir organisé au départ selon un ordre à la fois hiérarchisé et centralisé mais *devenu* tel que l'appareil qui assure l'exercice de ce pouvoir s'est isolé de l'ensemble du groupe dont il devait seulement, à l'origine, exécuter les décisions. En sorte que l'organisation fonctionne désormais, selon l'expression de Trotsky, « à deux étages » : au sommet, on décide, on élabore l'information et l'idéologie qui est ensuite diffuse dans le groupe — par la médiation des relais administratifs. Dans une perspective libertaire par contre, on dira que toute forme de pouvoir hiérarchisée et centralisée est d'emblée bureaucratique; ici, c'est le *système* même qui est mis en cause alors que dans la perspective marxiste c'est seulement sa *dégénérescence*. Nous voici devant un choix : mais ne pourrait-on également proposer l'*hypothèse* médiane selon laquelle les structures hiérarchisées et centralisées constituent un *terrain* particulièrement favorable à la bureaucratisation et peuvent ainsi constituer des causes historiques de ce processus ? On devrait d'ailleurs pouvoir remplacer les choix idéologiques effectués *a priori* par les conclusions élaborées au termes d'investigations objectives. Et, si ce passage ne paraît pas possible dans l'état actuel des recherches on peut, du moins, retenir telle ou telle détermination à titre seulement d'hypothèse de travail. Nous admettrons donc au départ que le système du pouvoir décrit dans notre exemple aurait pu conduire à d'autres caractéristiques qu'à celles qui définissent le bureaucratisme, — mais qu'il pouvait également contenir en germes le processus de bureaucratisation.

Ainsi située à partir de la problématique des partis révolutionnaires et des États dits socialistes, c'est-à-dire l'intérieur des problèmes concernant essentiellement le mouvement ouvrier, la question du bureaucratisme semble limitée par le choix d'une signification d'abord politique. L'approche concrète, monographique, devrait donc s'effectuer sur des ensembles sociaux dont les dimensions seraient celles des grandes organisations. Nous avons, au contraire, choisi d'étudier un groupe de dimensions plus restreintes comparable par sa structure et par son

1. Cf. notre article, « Bureaucratie-Bureaucratisme-Bureaucratisation », dans la revue *Arguments*, n° 17.

effectif aux dimensions d'une entreprise. Il se trouve que les *modèles* élaborés sur le terrain de la pensée politique ont pu servir également pour comprendre la structure et l'histoire de ce groupe. Ceci permet d'envisager le dépassement d'un autre problème méthodologique, né de l'opposition artificielle entre la « micro-sociologie » et les modes d'approche de la « société globale ». En refusant ce préliminaire nous admettrons au départ que la micro-analyse des processus sociaux peut aider à l'intelligence des problèmes que l'on pose généralement à l'échelle des organisations dites de dimensions « macro-sociologiques ».

Ce faisant, nous avons également admis que la pensée politique orientait vers une étude *sociologique* des relations du pouvoir dans tous les domaines de la vie sociale où le *pouvoir* — au sens le plus large du terme — constitue une donnée essentielle de la situation. Ainsi le concept de bureaucratie et les notions qui lui sont connexes reçoivent une *extension* plus large sans que soit pour autant modifiée fondamentalement la *compréhension* initiale de ce concept, à savoir : sa relation immédiate aux problèmes de pouvoir telle qu'elle est établie chez Hegel et chez Marx.

Enfin la problématique épistémologique annoncée par notre titre, ainsi que le choix des hypothèses de départ, déterminent la marche de notre exposition : nous étudierons donc d'abord les processus de la bureaucratisation en recherchant ses racines éventuelles dans la situation initiale; ce processus génétique conduit à la mise en place d'une bureaucratie dont seront énoncées les caractéristiques structurales; enfin cette description resterait incomplète si l'on n'indiquait les processus de fonctionnement, c'est-à-dire les mécanismes qui caractérisent la dynamique d'une organisation bureaucratisée, — son *bureaucratisme*.

I

En novembre 1956 était mise en route une expérience d'un ordre tout à fait nouveau : une Cité Universitaire — la Résidence Universitaire d'Antony ou R.U.A. — habitée par trois mille étudiants et qui devait être cogérée par les délégués élus de ces étudiants, coopérant avec une administration rattachée, par l'intermédiaire d'un organisme régional — le C.O.P.A.R. — et d'un organisme national — le C.N.O. — au Ministère de l'Éducation Nationale. Mais, si le principe de la cogestion était officiellement admis pour ces deux organismes, leur mise en place, et particulièrement celle du C.N.O., était seulement en cours de réalisation. En sorte que ce facteur, joint à la nouveauté de l'expérience, déterminait l'*ouverture* d'une situation susceptible de recevoir, par la suite, des formes imprévisibles au départ.

On ne saurait toutefois dire que l'adoption d'un principe de fonction-

nement constituait initialement la seule détermination : mis à part les éléments *matériels* (architecture des lieux), *économiques* (crédits d'équipement et de fonctionnement), *géographiques* (caractéristiques générales de la population habitant la Cité), un système de pouvoir était, dès le départ, institué : un personnel d'encadrement avait été nommé et était déjà entré en fonction au cours des mois précédents, avant que commençât l'expérience dans son ensemble.

Au départ donc, la R.U.A. est placée sous la responsabilité d'un Directeur. Ce poste est attribué à un universitaire qui vient d'occuper une situation importante dans l'administration de l'Enseignement Supérieur. De cette fonction antérieure à cette nouvelle tâche, la différence est celle qui sépare l'administration *indirecte* (ou « secondaire ») de l'administration *directe* (ou « primaire »); dans la première, le pouvoir s'exerce à distance, par l'intermédiaire de relais administratifs qui établissent le lien avec les organismes de base; dans la seconde, le pouvoir administratif est en relation directe avec les problèmes qui le concernent. Le passage de l'une à l'autre implique, par conséquent, une conversion des attitudes et l'adoption de nouvelles techniques de direction. Ce rappel élémentaire de faits bien connus a pour seul objet de fournir une première esquisse typologique d'un des participants essentiels de l'expérience ici évoquée. On doit y ajouter dès maintenant la précision suivante : cet administrateur était orienté, par des traits personnels comme par sa formation humaniste, vers un type de pouvoir de forme très libérale — d'autres ont préféré le terme : *laisser faire* —, avec une adhésion de *principe* au système de la cogestion. Il a renoncé à ses fonctions le jour où ce principe n'a plus été retenu. Mais cette information anticipe de trois années sur ce qui va suivre.

Ce Directeur est assisté d'un Directeur adjoint et d'un Intendant universitaire qui s'opposent à la recherche des frontières de leurs attributions respectives; tous deux ont déjà travaillé, avant l'ouverture de la Résidence, à sa construction matérielle, avec l'aide de quelques-uns des sous-*intendants* chargés des différents pavillons d'habitation. Le titre même de ces derniers, qui signale leur dépendance administrative marque le caractère centralisé de l'établissement : les « pavillons d'habitation » n'ont pas l'autonomie écologique et administrative qui caractérise la structure d'autres cités. La vie administrative et culturelle est dès le départ gérée à partir des services administratifs centraux. L'ensemble forme ainsi un seul groupement d'un peu plus de trois mille habitants. Cette centralisation est encore renforcée par la présence de deux secrétaires généraux, — dont l'un paraît plus spécialement chargé des affaires culturelles, tandis que l'autre, dont la tâche est mieux délimitée, administre le service des admissions.

Les professeurs conseillers logés à la Résidence ne lui consacrent pas l'essentiel de leur temps de travail. Leur fonction principale d'enseigne-

ment est ailleurs, — au lycée ou à la Faculté —, et il leur est demandé de consacrer à peu près et au maximum une heure par jour à la Résidence. Leur statut précis dans la collectivité n'est pas bien précisé : il s'agit ici encore, il faut le rappeler, d'une expérience sans précédent. Il semble que ceux qui ont créé cette fonction aient envisagé au moins deux conceptions différentes que traduisent les termes anglo-saxons de « master of house » et de « tutor ». La première fonction consiste, on le sait, à conseiller les collégiens ou les étudiants sur les problèmes concernant à la fois leur vie personnelle et la vie collective de leur pavillon d'habitation : dans cette hypothèse, le professeur conseiller se tiendrait essentiellement en rapport avec les résidents de son pavillon d'habitation où il aurait à assurer une forme de gestion culturelle et même morale — un sous-intendant assurant pour sa part la gestion matérielle de ce même pavillon. Les premières instructions élaborées par la Direction vont d'ailleurs dans ce sens. Dans la seconde hypothèse, la fonction du professeur conseiller devient beaucoup plus technique et proprement *universitaire* : le conseil portera sur l'organisation des études, sur les méthodes de travail ; le groupe avec lequel ce conseiller aura des relations suivies sera, non plus un groupe défini par l'unité d'habitat mais celui des étudiants relevant de sa spécialité. Cette seconde formule a été finalement choisie.

Or ce choix prend une signification qui concerne directement l'idéologie du groupe : en renonçant à la formule du « master of house », on rejette une certaine forme de paternalisme dont la limite pourrait être une forme laïcisée de la direction de conscience — sauf dans l'hypothèse de conseillers qui seraient des psychologues praticiens. En même temps est abandonnée la fonction disciplinaire — maintien de l'ordre dans les pavillons — un instant envisagée, et cette décision prend également une importance que l'on peut immédiatement soupçonner : il n'y aura pas, en fait, de surveillance disciplinaire et les seuls conseils de discipline n'auront à connaître que des infractions « graves » à un règlement assez théorique — infractions généralement reconnues, sinon condamnées, par les délégués étudiants participant à ces conseils.

Par cette délimitation de leur rôle les professeurs conseillers se trouvent relativement isolés dans la collectivité ; le temps leur manque d'ailleurs pour participer à d'autres activités que celle des groupes d'étude de la Résidence. Ils n'auront donc aucune part — ou une part très réduite, et seulement dans le premier temps — à l'ensemble de la vie collective. Les seules réunions dites de cogestion auxquelles ils assistent sont celles qui concernent les *Activités universitaires*, c'est-à-dire la gestion et l'animation des groupes d'études et de leurs salles de travail.

Dès la rentrée universitaire de 1956, des étudiants habitant à la Résidence organisent une Association, — l'A.E.R.U.A., — à laquelle adhèrent plus de mille résidents. La forme organisationnelle adoptée

pour le fonctionnement de cette Association est du type traditionnel : élection « à la base » d'un Conseil d'Administration, un représentant pour cinquante résidents — qui désigne un Bureau composé de délégués chargés de suivre les différents secteurs de gestion et d'activités de la Résidence. Les animateurs de cette Association conçoivent leur action selon les modèles fournis par l'action syndicale, et plus précisément par le syndicalisme étudiant (U.N.E.F.).

Cette orientation se heurte cependant à des contradictions initiales : la première tient au fait que les organisations de base de l'U.N.E.F. sont instituées autour des Facultés et non sur les lieux d'habitation. Pour que l'A.E.R.U.A. puisse obtenir le statut d'une organisation syndicale étudiante il faudrait admettre au préalable le principe d'une double appartenance selon laquelle un étudiant résident à la R.U.A. pourrait adhérer à l'U.N.E.F. par la double voie de sa « corpo », c'est-à-dire de la Faculté ou de l'École à laquelle il est inscrit, et de son Association, à laquelle il peut s'inscrire en qualité de résident. D'autre part, un principe règle officiellement la cogestion des Cités Universitaires de province : cette cogestion s'effectue à l'échelon régional et la représentation étudiante y est assurée, non par un groupement intérieur à la Cité, mais par l'*Association Générale des Étudiants* de l'Université. En d'autres termes, il n'existe ailleurs aucune cogestion sur le plan *local* et l'on ne prévoit même pas de formule qui serait comparable à celle qui relie un *Comité d'établissement* à un *Comité* (central) *d'Entreprise*.

Cette référence à l'organisation des *Comités d'Entreprise* suggère une autre remarque : alors que, pour les Entreprises, la loi prévoit l'existence non seulement de ces Comités, mais encore de délégués du personnel et de Commissions paritaires, ces organismes étant distincts des organisations syndicales, sur le plan de la gestion des œuvres universitaires une même organisation syndicale assure les différentes fonctions de revendication, de défense et de gestion : l'organisation des Œuvres Universitaires est, ainsi, moins structurée que l'organisation des Entreprises.

Par suite, à la R.U.A., c'est une organisation étudiante de style syndical qui assure les tâches de cogestion. Les contradictions initiales, qui vont éclater par la suite, ne constituent nullement une limitation au début, cela en raison du comportement de la Direction, décidée à cogérer. La représentativité des délégués est reconnue; le contrôle d'ensemble des décisions leur est accordé, leurs suggestions sont retenues au point qu'ils exercent, pour certains secteurs du moins, une véritable direction. C'est là un avantage immédiatement perceptible, dont la contrepartie négative n'apparaîtra que plus tard. On verra alors que cette *reconnaissance* d'emblée acquise, et conservée dans le travail quotidien de gestion, était, pour ces délégués étudiants, une source d'isolement : ainsi se relâchaient des contacts avec *la base* qu'il aurait fallu mobiliser ou, du

moins, informer et consulter si les droits acquis n'avaient pu être obtenus qu'au prix d'une pression exercée sur l'Administration.

Un processus analogue modifie la structure et la vie d'un parti ouvrier lorsqu'il passe de l'action revendicative ou révolutionnaire à l'exercice du pouvoir; dans l'organisation des entreprises même la participation à la « gestion » a suscité les réserves que l'on connaît et qui sont en partie liées à des considérations du même ordre. On dit, dans le langage politico-syndical, que de telles participations risquent de « désarmer » les organisations dont le but premier est la lutte sociale, et non la gestion. Toutefois, dans le cas qui nous occupe, les *revendications* étudiantes étant assurées par d'autres organisations, le travail gestionnaire local restait en fait la seule tâche.

Telle était donc la situation en 1956. Nous pouvons maintenant en résumer les caractéristiques essentielles :

— Cette situation est *ouverte* : il n'existe pas de tradition pouvant servir de modèle, les organismes centraux ne sont pas structurés, les rôles des individus et des groupes engagés dans la cogestion ne sont pas expressément définis, il n'existe pas de *règles* déterminant avec précision les modalités d'une cogestion que rien, d'ailleurs, ne fonde *en droit* au niveau des *Établissements* analogues à la Résidence (Cités universitaires ou restaurants étudiants).

— Le principe de la cogestion est assuré en milieu universitaire et en particulier à la R.U.A. par une idéologie d'orientation démocratique qui inspire, en particulier, le comportement des Administrateurs; l'application de ce principe est donc délibérément voulue et encouragée par la Direction.

— Deux groupes cogèrent la Résidence : le « groupe de direction » composé d'administrateurs et le groupe étudiant, c'est-à-dire en fait le Bureau de l'Association. Il s'agit donc d'une *démocratie de représentation* plutôt que d'une *démocratie de participation* : les étudiants ont délégué leur pouvoir à des représentants qui sont en fait les seuls à connaître les problèmes concernant l'organisation et de la gestion de la R.U.A.

L'information prend à la R.U.A. la forme habituelle : journal mural, qui résume les décisions prises par les commissions, et diffusion irrégulière de feuilles d'information; enfin, compte rendu annuel de mandat à l'Assemblée générale ouverte aux membres de l'Association.

Une enquête sociologique par questionnaires avec réponses écrites (un peu plus de mille réponses) permettra d'évaluer le degré de participation de la base au terme de deux années de fonctionnement : si de tous ceux qui ont répondu (tous les résidents ont reçu ce questionnaire) environ 50 % connaissent l'existence de l'Association et sont satisfaits du travail effectué, — le contenu des questions ouvertes montre que le détail n'est connu que d'un petit nombre.

La plupart des résidents se déclarent satisfaits de leurs conditions

d'existence; mais on ne relève que très peu d'indications qui pourraient révéler le désir de participer à la gestion de l'entreprise, — ou même le souci de la juger dans le détail des réalisations. La satisfaction manifestée est d'ordre essentiellement matériel : la Résidence semble être considérée par la majorité de ceux qui l'habitent comme un hôtel-restaurant commode et favorable au travail personnel.

Et cependant au cours des deux années qui ont précédé l'enquête on a fait des efforts pour développer une vie collective : si les « activités culturelles » — ciné-club, clubs de musique ou d'art dramatique, groupes de discussion — n'ont pratiquement pas commencé à fonctionner, si les activités sportives manquent encore d'installations matérielles nécessaires à leur développement, on a vu par contre s'organiser des groupes d'étude. Mais l'attitude du « bureau syndical » envers ces activités en projets ou en cours de réalisation est assez significative : on tend à considérer le délégué affecté à ces secteurs comme le représentant officiel du Bureau beaucoup plus que comme un véritable animateur; les tâches d'organisation même y sont laissées à des leaders issus de groupes d'activités, très proches de leur groupe et par contre assez peu en rapport avec le bureau syndical. En fait les trois secteurs que nous venons de mentionner, et dont le développement serait certainement un facteur important pour l'établissement d'une vie collective, sont négligés par l'Association des Étudiants.

On ne doit pas en conclure cependant que cette Association ne fait rien : au cours de ces deux années, des crèches ont été construites, une école maternelle a été ouverte et il a fallu, pour obtenir ces réalisations, une véritable pression de l'organisation étudiante sur l'administration. Mais, mis à part ces résultats, on ne connaît à peu près rien de l'activité gestionnaire : cette activité s'effectue dans l'ignorance et l'indifférence du groupe au profit duquel elle s'exerce.

Cette situation est le résultat d'un style d'action peu à peu élaboré à l'intérieur du groupe qui dirige : les administrateurs prennent avis des délégués lorsqu'ils prennent des initiatives; ils rencontrent ces mêmes délégués au cours de réunions à peu près hebdomadaires; mais le compte rendu de ces réunions n'est même pas diffusé (les professeurs conseillers en prendront conscience avec un retard d'à peu près trois années). Les seuls événements collectifs sont des manifestations d'ordre politique; au moment du 13 mai, l'Association, qui se situe « à gauche » depuis qu'elle a été fondée, organise des Comités de défense. Ces comités sont animés par une minorité agissante dont l'action est, en ces circonstances, contestée par quelques étudiants isolés de tendance politique opposée. Mais aucun débat véritablement public n'est institué. En cette occasion, ce sont essentiellement les organisations politiques qui agissent par le biais de l'Association et ceci est la marque d'un autre caractère de ce groupement : l'activité qui s'y déploie paraît à bien des égards cons-

tuer comme un substitut pour une activité officiellement politique.

Le style de la vie politique — dans certains cas, même, un certain *carriérisme* auquel l'A.E.R.U.A. fournit un premier terrain d'exercice — anime les travaux de l'Association; ces travaux sont, en effet, caractérisés par une sorte d'imitation des mœurs parlementaires, une certaine pompe donnée à la représentativité et aux titres, enfin une tendance à élaborer toute une mythologie, à adopter un vocabulaire et à constituer une tradition du groupe où les présidents sortants patronnent des listes électorales, — le tout avec beaucoup de sérieux et une gravité vraiment « bureaucratique ».

II

Il s'agit bien là, en effet, d'une forme bureaucratique du pouvoir. L'essentiel du climat que nous avons brièvement évoqué se résume en effet en cette caractéristique essentielle des bureaucraties : le pouvoir exercé n'est contrôlé sur aucun point; les décisions prises ne sont même pas connues de l'ensemble du groupe qui n'a pas conscience de la ligne générale suivie. La majorité des résidents ignore même jusqu'au principe de la cogestion qui règle le fonctionnement de « leur » cité.

Ce principe est indiscutablement inspiré par une idéologie de forme démocratique¹ dans la mesure où il prend la place d'une administration plus traditionnelle à structure autoritaire. Mais, si l'on entend en outre par *démocratie* la participation consciente de tous les membres du groupe à l'organisation et à la gestion de leur vie collective, — alors on doit dire que la démocratie à la R.U.A. est restée un principe formel, qu'elle n'a concerné en fait que les modalités de relations dans un petit groupe et que dès le départ probablement la cogestion en son ensemble était en fait *bureaucratisée*. La conséquence à peu près immédiate a été la bureaucratisation interne de l'Association des Étudiants. Cela est visible dans les traits que nous avons déjà mentionnés; ainsi que dans ceux qui vont progressivement prendre forme. On apercevra, par exemple, la coupure entre le Bureau et le Conseil d'Administration de l'organisation (institué selon les règles fixées par la Loi de 1901 sur les associations). Alors que, selon les principes de fonctionnement, le C.A. décide et le Bureau applique les décisions, — en fait ce C.A. sera peu au courant des activités du Bureau qu'il a élu; il restera à peu près aussi ignorant de ces activités que l'ensemble de la population, c'est-à-dire des électeurs.

L'une des raisons de cet état de fait est le manque d'information,

1. La cogestion est démocratique dans la situation que nous avons décrite, c'est-à-dire dans son application à la gestion des œuvres universitaires. Mais cette remarque ne s'étend pas nécessairement aux formes de cogestion appliquées en d'autres secteurs de la vie sociale, et par exemple dans les entreprises où les motivations sont d'un ordre tout à fait différent.

voulu en partie par les délégués syndicaux. C'est ainsi qu'on a pu voir l'un des membres du Bureau s'opposer à ce qu'un compte rendu de réunion contenant une analyse critique des conflits de tendances à l'intérieur de son groupe fût diffusé dans le C.A., alors que ce même compte rendu était officiellement connu de l'Administration. Comme le remarque P. Chaulieu : « La bureaucratie déforme et maquille l'information. » Ce processus joue d'abord à l'intérieur du système bureaucratique.

Un second trait qui émerge progressivement dans la situation est le nouveau rapport du groupe bureaucratique avec l'idéologie qui concourt à fonder son pouvoir. Nos délégués se considèrent au départ comme des « syndicalistes » : progressivement, cette détermination va fonder des droits et des devoirs. Des droits : on pourra désormais juger le déviant en fonction de normes qui ont la rigidité d'une morale du tabou; on est par contre garanti contre l'erreur dans la mesure où on est soi-même serviteur de la même idéologie. Tel est le devoir : servir l'idéologie et incarner ses normes dans la réalité quotidienne. Militer dans le syndicat prend du temps mais on *doit* militer pour rester fidèle à un idéal. Ainsi s'opère en quelque sorte un nouveau déplacement des *objectifs* : de même que, nous l'avons déjà souligné, l'appareil cesse d'être un *moyen* pour devenir une *fin en soi* (l'Association vaut pour elle-même), de même l'action bureaucratique est subordonnée non plus aux *besoins* concrets du groupe dont l'appareil s'est isolé, mais à une *idéologie* qu'il faut actualiser.

Ce comportement implique un troisième trait : le respect de l'ordre hiérarchique et centraliste. Dans le cas qui nous occupe, le bureau national de l'U.N.E.F. est perçu comme le *garant*, à la fois de l'organisation — il constitue le sommet de l'appareil — et de l'idéologie — il élabore et conserve l'orthodoxie syndicale. Toutefois cette attitude deviendra ambiguë dans la mesure où les tendances du groupe à l'autonomie feront éclater les conflits du centralisme. Nous rencontrons ici une contradiction fondamentale des bureaucraties : si tout montre qu'elles impliquent hiérarchisation et centralisation du pouvoir, en fait cette structure est constamment contestée par les bureaucrates eux-mêmes. Les conflits internes dans l'appareil sont issus, soit des rivalités « intra-groupes », c'est-à-dire créant des oppositions au même niveau, soit des rivalités « inter-groupes », opposant divers niveaux de l'appareil.

C'est à partir des conflits du centralisme dans l'administration qu'une crise va éclater dans l'ensemble de la Résidence.

Aux premiers mois de la troisième année universitaire, un Administrateur du Centre national — dont la structure et le personnel sont maintenant définitivement en place — intervient directement dans la vie de la R.U.A. en annonçant des réformes de structures qui impliquent des changements dans le personnel de la Direction; quelques mois plus tard, ce même Administrateur dirige la Résidence par intérim et s'efforce

de réaliser la réforme annoncée. Ce processus de changement va se prolonger en fait jusqu'à la fin de l'année, au milieu de conflits, de résistances et de discussions, exprimant, en l'aggravant parfois, la profondeur d'un malaise qui paraît atteindre progressivement l'ensemble de la collectivité.

C'est alors que se produit, à l'intérieur de l'Association des Étudiants, un processus dont le déclenchement est significatif; il suffit en effet d'un tract distribué au début du trimestre d'été pour que, soudain, « la base » intervienne directement dans la vie de son Association.

Au cours des mois qui ont précédé le lancement de ce tract on a essayé d'appliquer à la communauté en crise des méthodes de résolution des problèmes inspirées de la sociothérapie d'entreprise : un psychosociologue praticien a été invité à la fois par l'Administration et par l'Association à intervenir dans la vie de la R.U.A. La collectivité donne à ce moment l'impression d'être divisée en petits groupes antagonistes qui ne parviennent pas à arrêter des structures définitives, permettant enfin, au terme de trois années, un fonctionnement régularisé de l'institution. Si une telle solution avait pu être trouvée alors *à l'intérieur du groupe* il est vraisemblable qu'une intervention extérieure n'aurait été ni nécessaire, ni même possible. Mais ces essais de style sociothérapique n'aboutissent pas.

Le premier tract est diffusé au moment où l'ancien Directeur a renoncé à ses fonctions. Ce tract rend publique la situation, qu'il présente comme l'aboutissement d'un processus de dégénérescence, — en demandant que le problème des structures soit enfin posé en clair. Un second tract, signé par des étudiants qui déclarent appartenir à des groupes politiques (P.S.A., U.G.S., U.F.D.), « soutient » le premier et critique le comportement des étudiants communistes « militant » dans l'Association. Pendant deux mois (15 avril-15 juin 1959), la crise dans l'Association, politisée dès le départ, va évoluer à travers des renversements de bureaux qui conduisent enfin à des élections générales. La fin de cette crise interne à l'organisation qui nous intéresse ici sera due essentiellement aux vacances universitaires : il ne semble pas que cela constitue, en l'occurrence, une véritable résolution des contradictions.

La diffusion d'un tract constitue la mise en œuvre d'une technique classique d'action psychologique. Cette technique peut viser des objectifs différents :

— alerter et éventuellement mobiliser l'ensemble de l'organisation autour d'un problème qui l'oppose à des groupes extérieurs : c'est le cas du tract lancé par un bureau syndical en période de conflits du travail, ou encore à l'occasion de luttes intersyndicales;

— alerter et mobiliser une partie de l'organisation si le conflit est intérieur : si, par exemple, des tendances s'opposent à l'intérieur d'un même syndicat;

— enfin : le tract peut s'adresser à l'ensemble des membres de l'orga-

nisation tout en concernant un problème interne : il est alors diffusé *malgré* l'appareil qui dirige l'organisation et *contre* lui. En l'occurrence le tract déjà mentionné, qui dénonce la bureaucratisation de cet appareil, visait ce troisième objectif. La réponse a été effectivement sa condamnation : on l'a présenté comme l'expression et l'aboutissement d'un travail *fractionnel*, anti-syndical en son principe, visant à liquider l'organisation elle-même.

L'activité, dite « fractionnelle », manifestait, en l'occurrence, l'existence d'opinions effectivement divergentes : des animateurs de clubs culturels estimaient que le Bureau de leur Association négligeait ou même freinait leur propre travail d'organisation, d'animation et de gestion ; leur contestation rencontrait celle d'une autre minorité, plus orientée vers la critique théorique des formes organisationnelles et des méthodes de travail de cette même Association. Au départ, cette opposition était pratiquement inorganisée. Après la diffusion des premiers tracts, on a pu observer :

- une organisation rapide des groupes oppositionnels ;
- un affaiblissement corrélatif du groupe « au pouvoir », avec un développement de conflits de tendances à l'intérieur de ce groupe ;
- une intervention soudain de la « base » — indifférente pendant trois années — dans la vie de l'organisation ; on a voulu connaître les données exactes du conflit, les Assemblées générales ont été suivies par un plus grand nombre de membres de l'organisation, et leur participation n'avait plus le caractère habituel d'un rite destiné le plus souvent à louer et consacrer le travail de l'appareil. L'ensemble des problèmes latents pour la plupart ont été alors rendus publics par d'autres tracts diffusés par les différents groupes en conflit.

Si un débat véritablement public a pu s'instaurer ainsi, c'est que, par ailleurs, la cogestion était remise effectivement en question à partir des conflits du centralisme. Ces conflits concernaient à la fois l'administration et l'Association, accusées ensemble d'autonomisme par les « instances supérieures ». C'est alors que l'U.N.E.F. arrête, avec le C.N.O., une ligne d'action qui vise, en fait, à supprimer la cogestion au niveau local.

La situation est ainsi clarifiée au niveau des structures. Le nouveau directeur de la Résidence exercera une fonction purement exécutive, analogue à celle qu'exerce le directeur d'une usine dans le cadre plus large d'une entreprise ; l'Association n'aura pas la fonction délibérative attribuée au Comité d'établissement à l'intérieur du Comité central d'entreprise. La crise — au moins dans sa première phase — est ainsi dénouée au profit du pouvoir centralisateur.

A l'intérieur de l'organisation « syndicale » locale, les tendances se sont organisées en trois groupes de force à peu près équivalente ; l'opposition de ces groupes prend la forme d'une compétition, qui contraste avec le *calme bureaucratique* antérieur. A l'unité formelle, essentiellement

soutenue par l'indifférence de la base et l'isolement corrélatif de l'appareil, paraît succéder une forme nouvelle de fonctionnement, susceptible de maintenir certains liens avec la base. Mais cela paraît impliquer une rupture avec le passé. L'auto-gestion d'un certain nombre d'activités — culturelles, sportives et autres — tendait à se développer au cours des derniers mois et à prendre la place des activités antérieures de cogestion administrative locale. La suppression officielle de la cogestion dans la Résidence oriente plus nettement les responsables étudiants vers la *gestion directe* de certaines activités.

Enfin le problème politique est devenu explicite dans l'organisation : il semble constituer à la fois une source de conflits et d'ajustement. De conflit : la politisation durcit l'opposition idéologique entre les *tendances*. D'ajustement : dans la mesure où la situation politique extérieure a des incidences directes sur la condition étudiante, l'Association semble être conduite — malgré son manque d'un statut syndical dans l'ensemble du syndicalisme étudiant — à définir des positions de principe accordées à celles de l'U.N.E.F. et à décider des actions jugées nécessaires à leur défense.

Si l'on voulait, au terme de ce récit en survol, esquisser un bilan théorique concernant les questions de méthodes exposées pour introduire notre propos, on pourrait avancer, du moins à titre d'hypothèses provisoires, les propositions suivantes :

a) La bureaucratisation concerne la dynamique institutionnelle; toutefois les concepts et les méthodes de la dynamique de groupe peuvent servir à caractériser certains aspects essentiels des processus de bureaucratisation et du bureaucratisme. Ce qui ne doit pas exclure cependant la possibilité d'une référence à des déterminants extérieurs et relatifs à la société globale dans laquelle fonctionne l'organisation étudiée¹. Notre analyse est restée volontairement limitée à la considération micro-sociologique des éléments internes. Il n'est pas assuré, de ce fait, que l'on soit allé au-delà de la *description* pour aborder l'*explication* des phénomènes observés. C'est là, en définitive, un problème épistémologique au sujet duquel notre investigation ne permet pas de conclure.

b) En revanche, l'observation d'une bureaucratie considérée comme une *situation de groupe* décrite en terme de *comportement* conduit à l'utilisation de concepts qui indiquent de nouvelles perspectives. En particulier :

— Le processus de bureaucratisation semble se développer à partir d'une situation initiale qui en contiendrait déjà les termes. Ce processus serait par là comme préformé par l'adoption d'un système de pouvoir.

1. Les sociétés locales sont bureaucratisées parce que le trait essentiel des sociétés modernes est la bureaucratisation. D'où deux approches : l'une, micro-sociologique et monographique; l'autre macro-sociologique.

— Une bureaucratie ne peut être définie qu'à partir de modèles en lesquels la structure et la fonction sont indissociables : en disant que l'appareil « fonctionne à deux étages » on tient ensemble ces deux perspectives solidaires. Mais la structure verticalisée paraît constituer en définitive la condition d'un fonctionnement bureaucratisé.

— Ce fonctionnement, enfin, conduit un groupe à privilégier des conduites d'*assimilation* au détriment des conduites d'*accommodation* : le groupe bureaucratique vit selon des schèmes figés que l'on ne remet plus en question malgré la nouveauté de la situation. Les besoins de l'ensemble de l'organisation peuvent être modifiés; un appareil bureaucratique y répond en faisant usage des schèmes antérieurement acquis, la *résistance au changement* est caractéristique du bureaucratisme.

Notre approche monographique permet sans doute d'avancer ces conclusions. Mais, pour que les questions qui concernent l'existence des bureaucraties dans les sociétés modernes puissent enfin faire l'objet de déterminations scientifiques, il reste à fonder les analyses théoriques et surtout les hypothèses contenues implicitement dans les débats idéologiques d'aujourd'hui, sur des observations susceptibles de montrer concrètement comment se forment et fonctionnent les structures bureaucratiques du pouvoir¹.

1. L'heure tardive n'a pas permis d'enregistrer la discussion de cet exposé.